

— Attendez à Maison-Rouge... répéta Pascal au bandit.

— Jo repars dans une heure, répondit ce dernier.

Et il se dirigea vers un des oncles voisins de la gare. Pascal, ne sachant dans quelle maison se trouvait la veuve de Dominique Bertin, devait questionner pour obtenir des renseignements. Il franchit le seuil du premier hôtel qui se trouva sur son chemin.

Dans les petites villes où les faits nouveaux propres à alimenter la curiosité sont rares, tout se sait très vite. Le renseignement demandé ne se fit point attendre et Pascal apprit qu'une voyageuse dont on ignorait le nom, était tombée malade à « l'Hôtel de la Marine. »

L'entrepreneur s'y rendit en toute hâte. Nous l'y précéderons.

XXIV

L'état de Marguerite, nos lecteurs s'en souviennent, était fort alarmant. Le docteur diagnostiquait une fièvre cérébrale.

La pauvre femme avait été cruellement frappée, mais grâce à l'intervention rapide du médecin, à ses prescriptions intelligentes, et aux soins de toute nature prodigués à la malade, le danger disparut presque aussitôt.

Marguerite, dès le second jour, reprit pleinement possession de son intelligence et put penser à sa fille dont la trace était perdue pour elle, à la mort de Robert, à tout ce qui avait causé ses douleurs, à tout ce qui entravait ses désirs maternels...

Le péril n'existait plus, nous le répétons, mais la malade restait incapable de se mouvoir, la fièvre brûlait encore le sang dans ses veines, il lui fallait garder le lit. C'est alors qu'elle fit appeler le maître de l'hôtel et le pria d'adresser à son intendant Jovelet la dépêche qui nous est connue. Jovelet arriva le lendemain.

Marguerite, que sa faiblesse momentanée rendait impuissante, ne pouvait donner suite personnellement aux recherches commencées pour retrouver sa fille, mais elle ne voulait pas que ces recherches fussent interrompues, sachant bien qu'un retard suffit parfois pour tout compromettre. Elle pensa donc à Jovelet qui devait, selon toute apparence, connaître ou du moins soupçonner une partie de son secret. En raisonnant ainsi, Marguerite ne se trompait pas.

Jovelet devinait un mystère et ses conversations avec Prosper, son prédécesseur, sans compter les « ou dit » recueillis à droite et à gauche, l'avaient suffisamment édifié sur la nature de ce mystère. Le départ de sa maîtresse aussitôt après la mort d'un odieux mari, l'obscurité dont elle entourait à dessein le but de son voyage, ne pouvaient que le confirmer dans ses suppositions.

Marguerite l'accueillit avec joie, ne s'attarda point en des explications inutiles, lui confia qu'elle avait le plus grand intérêt à trouver les traces d'une jeune fille qui lui était chère, et lui donna l'ordre de se rendre le jour suivant au château de Viry-sur-Seine et d'épier la femme de confiance qui, sans le moindre doute, à un moment donné, irait rejoindre la jeune fille en question.

Honnête homme et serviteur dévoué, Jovelet aimait et respectait sa maîtresse.

— Madame ne me dit pas tout, pensa-t-il. Mais ce qu'elle me cache ne me regarde pas...

Il obéit donc sans commentaires, et après avoir attendu la visite quotidienne du médecin pour être rassuré de plus en plus

sur l'état de madame Bertin, il partit afin de se renseigner, au château de Viry, au sujet des agissements de madame Ursule.

C'est pendant son absence que Pascal Lantier se présenta à « l'Hôtel de la Marine » où il fut reçu par le patron lui-même, auquel il dit :

— Vous avez ici, depuis quelques jours, une dame malade. N'est-il pas vrai ?

— Oui monsieur...

— Madame veuve Bertin ?...

— C'est bien le nom que j'ai inscrit sur mon registre...

— Je suis son parent par alliance... Hier, en me présentant à sa demeure, j'ai appris qu'elle était malade à Romilly, dans votre hôtel, et je viens vous demander de ses nouvelles...

— Grâce aux soins du docteur, un habile homme, monsieur, la pauvre dame est hors de danger, mais elle nous a bien effrayés tous et le docteur lui-même ne répondait de rien ! Ah ! elle lui doit une fière chandelle !

— Et vous m'affirmez que le péril n'existe plus ?

— Oui, monsieur ; la guérison, désormais, est une affaire de temps...

— Puis-je voir ma parente ?...

— Je vais le lui demander... Quel nom dirais-je à madame Bertin ?

— Annoncez-lui Pascal Lantier, son beau-frère.

Le patron salua et reprit :

— Veuillez me suivre, monsieur...

Il gagna l'escalier conduisant aux chambres des voyageurs et s'arrêta au premier étage devant une porte à laquelle il frappa légèrement,

Victoire, une des servantes de l'hôtel, se trouvait auprès de la malade et vint ouvrir.

— C'est le patron... fit-elle en se tournant vers Marguerite.

— Qu'il entre ! murmura celle-ci d'une voix faible.

Le maître d'hôtel s'approcha du lit, laissant Lantier sur le carré.

— Madame, dit-il, je ne suis pas seul.

— Est-ce le docteur qui vous accompagne ? demanda la veuve.

— Non, madame. C'est un visiteur que je viens vous annoncer.

— Un visiteur ?... répéta Marguerite avec une vague inquiétude.

— Oui, madame... et venu de Paris exprès pour vous voir.

— Qui donc ?

— Votre beau-frère, M. Pascal Lantier...

Ce nom, qu'elle s'attendait si peu à entendre prononcer, fit tressaillir la malade.

Comment Pascal savait-il qu'elle était à Romilly ? Connaisait-il son secret ? Cela lui importait peu, après tout... Elle n'avait plus rien à cacher... Elle était libre enfin et ne devait de comptes à personne...

— Eh bien ! reprit-elle après une seconde de réflexion faites entrer M. Lantier... je serai heureuse de le voir...

Pascal avait entendu. Il se hâta de franchir le seuil, tandis que le maître d'hôtel se retirait avec la servante, et il se dirigea vers sa belle-sœur dont le visage profondément altéré et presque méconnaissable le frappa d'étonnement.

La pauvre femme lui tendit la main.

— Ma chère Marguerite, dit Pascal d'un ton ému en serrant cette main fiévreuse, hier à votre hôtel, j'ai su que vous étiez